

# Wang Meng

## Contes et libelles



Extrait de *Le monde de Wang Meng*

folio

COLLECTION FOLIO

Wang Meng

# Contes et libelles

*Textes choisis, présentés  
et traduits du chinois par Françoise Naour*

Gallimard

Extrait de la publication

Ce livre a paru aux Éditions  
Bleu de Chine, en 1994.

© Gallimard, 2012, pour la publication de l'œuvre en langue française,  
ainsi que pour la traduction, les notes et la préface.

Extrait de la publication

## PRÉFACE

Wang Meng, né à Pékin en 1934, fut nourri par son père, professeur d'université, de lectures marxistes. Entré à quatorze ans au Parti communiste clandestin, il rêve de devenir « révolutionnaire professionnel » : le temps en décidera autrement. En 1953, il commence à écrire, avec une passion toujours vive, et il s'abreuve de romans soviétiques qui « enflamment sa jeunesse ». En 1956, séduit par la politique de prétendue libéralisation des Cent Fleurs, il écrit une nouvelle, vite jugée *herbe vénéneuse*, tandis que l'auteur, étiqueté *droitier*, sera envoyé quatre années en rééducation par le travail dans une ferme de la banlieue de Pékin. Relaxé, il souhaite quitter la capitale et demande à partir avec femme et enfants au Xinjiang, le Far West chinois, où il vivra, tant bien que mal, de 1963 à 1979, la Révolution culturelle (1966-1976) le contraignant à demeurer à « huit mille lis de sa terre natale ». C'est de l'expérience de cet exil

semi-volontaire que naissent, dès 1983, des textes lyriques, en partie autobiographiques : *Contes de l'ouest lointain* et *Des yeux gris clair*. 1979 est une année charnière : Wang Meng réhabilité, réintégré au sein du Parti, rétabli dans ses fonctions d'écrivain, retrouve le bonheur autorisé de dire et d'être publié. Suit une période d'intense création, qui lui vaut le titre de « pionnier en Chine populaire de la littérature de courant de conscience » pour une série de nouvelles (*Le Papillon*), lesquelles ont l'audace, par le truchement du monologue intérieur, de descendre dans l'intimité douloureuse, décousue, des personnages. La notoriété internationale le projette sous les feux de la rampe politique : il est ministre de la Culture en 1986 ! Mais la répression violente qui s'exerce lors des « événements de Tian'anmen » (juin 1989) entraîne sa démission, et Wang Meng, dès lors, tout en conservant des responsabilités politiques, ne cesse d'écrire : fictions, nouvelles, essais, pamphlets, exégèses de romans classiques, enrichissant son œuvre d'innombrables voyages par le monde, multipliant les conférences. Les nouvelles de ce recueil couvrent trois périodes : tout juste ministre, puis ministre tout de bon, puis ex-ministre.

Avec « *Nec Plus Ultra* », Wang Meng, sitôt intronisé, se moque, dans une langue convulsive, de ce pouvoir qui lui est donné : à quoi servent ces gesticulations tourbillonnaires d'un

V.I.P. en charge d'activités culturelles ? Le Pouvoir, qui se confond avec la parole officielle, rend fous ceux qu'il possède.

« Ma-le-Sixième » et « Dialectique » sont deux contes imaginés par le ministre : dans le premier, on peut mourir de n'être pas fonctionnaire ; dans le second, la parole se veut la solution imaginaire à tous les maux... Dans « Vieille cour du dedans, si profonde... », on trouve les bouleversantes images resurgies de la mémoire blessée, de l'horreur de la Révolution culturelle qui détruisit l'intelligence et la beauté. Mais, comme l'affirme Wang Meng, l'Art a survécu, il faut continuer d'écrire pour s'opposer à la violence et à la bêtise. « Dur dure le brouet » fut l'objet d'un procès : Wang Meng, ministre, s'en prend, vocifèrent les chiens de garde, à Deng Xiaoping et à ses réformes ! C'est ici la grande fête du langage et de la parole libératrice. L'audace triomphera, Wang Meng gagnera son procès.

« Poétique », composé après sa démission, met en scène un professionnel de la parole qui passe du bégaiement à l'aphasie, la privation de la parole le conduisant à une célébrité toute de vent. « Paroles, parlottes, parleries » continue sur ce thème, et, à la manière d'un Ionesco chinois, l'auteur se gausse du monopole de la parole détenu par un époux (le Pouvoir ?) au détriment d'une épouse (le Peuple ?) qui finit, excédée, par désertter la couche conjugale. Dans

« Celle qui dansait », la virtuosité langagière fait place à l'épanchement retenu. On hiverne dans son passé, on va mourir, tout seul, malgré l'enthousiasme de la Libération, déjà lointaine. Demeure l'amertume, toutefois souriante, de ceux qui ont donné leur moi au Parti. Dernier texte, « J'ai tant rêvé de toi », datant d'après juin 1989, auquel l'auteur accorde une extrême importance. L'effusion sentimentale, l'expression des émotions y tiennent une place de choix, et dans cette femme inaccessible, égarée dans les nuées « comme l'ombre d'un ange », mais triomphante « parée d'une robe de gaze blanche » parmi ce qui flotte, « à la dérive, des toits, des arbres, des lunes », sans doute faut-il voir, oui, la liberté, ou la démocratie. Un jour viendra où les cuivres joueront et dissiperont au loin « la mélancolie et le vain babil des ténèbres ».

Françoise NAOUR  
Université Lille 3



## *Ma-le-Sixième*

(1988)

Il était une fois un homme ; Ma-le-Sixième était son nom.

Parvenir — au plus haut ! — était son ambition, intrigue et flagornerie, ses moyens : faire aux puissants sa cour, visite après visite et cadeau sur cadeau, clamer son dévouement, sa loyauté jurer, à satiété médire de leurs rivaux ; pour aller au plus haut, il passait au plus bas, suçant le furoncle s'il le fallait, léchant l'hémorroïde si nécessaire. Il ne s'en cachait point et le proclamait même : il voulait être FONCTIONNAIRE et pour cela, il eût tout fait, il faisait tout : chantage et cautèle, suaves mamelles de la réussite ! Bref, en un mot comme en cent, l'abjection était son lot, nulle bassesse ne lui fut étrangère.

Pourtant, lorsqu'il eut atteint l'âge des certitudes<sup>1</sup>, et se retrouva, Gros-Jean comme devant,

1. La quarantaine dépassée. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

sans poste ni renom, la cruauté du sort eut raison de son énergie : il finit par tomber malade d'un cancer et se coucha alors pour ne plus se lever...

Son épouse, née Zou, femme de haute vertu, au spectacle de tant d'infortune et de souffrance, devant ce martyr auquel nul remède, pas même l'acupuncture, ne pouvait mettre fin, et sachant en son cœur ce grand mal incurable, en secret de l'époux fit venir ses enfants, convoqua fils et fille, et amis, et parents, à qui, tous réunis, elle tint ce langage :

« Voici mon digne époux aux portes de la mort ! Sa vie n'eut qu'un seul but : devenir fonctionnaire. Or, nul titre, aucun poste au prix de tant d'efforts !  
C'est là qu'est le secret de son mortel cancer...

Le malheur est sur moi, l'humble épouse ! Que vais-je devenir ? Comment nourrirai-je mes pauvres enfants, si jeunes encore ? Comment vivrai-je chaque jour ? Ah ! je voudrais suivre mon époux, mourir avec lui ! Mais mes pauvres petits, privés de leurs parents, privés de leur chair, privés de leur sang, ne mourront-ils pas, eux aussi ! Ô injustice ! Odieuse trahison des saintes traditions ! »

Son lamento achevé, elle supplia l'auguste aréopage de consentir à un pieux subterfuge :

qu'à compter de ce jour, on ne s'adressât plus au mourant qu'en l'appelant « Directeur Ma » ou « Chef Ma », afin que ces mots soient comme un baume bienfaisant sur les blessures de son ambition.

« Je sais fort bien, ajouta la vertueuse épouse, que, dans notre pays, notre haut niveau de civilisation et notre grande culture proscrivent le mensonge. Mais ce Chef n'est-il pas celui de notre famille ? Ce Directeur, n'est-il pas celui de notre parentèle ?

Devant l'Auguste Ciel, la Terre Souveraine,  
Je jure que jamais, jusqu'ici, n'ai menti !  
J'attends votre verdict... »

Et sur ces mots s'agenouilla, et, front au sol, se prosterna. L'approbation de l'aréopage fut aussi chaleureuse qu'unanime.

Dame Zou s'en fut alors dans la chambre du postulant à l'agonie, à qui elle présenta un bol d'eau au sucre candi en disant à voix forte : « Mon Seigneur, Mon Digne Époux, vous êtes nommé Chef ! Directeur Ma, Directeur Ma, acceptez, s'il vous agrée, ce bol d'eau sucrée ! »

Grave était la maladie de Ma-le-Sixième : son souffle était juste l'ombre d'un souffle, il expirait surtout, mais à peine inspirait. Dame Zou psalmodia, sans s'arrêter jamais, soixante fois en tout : « Directeur Ma ! », de sorte que, peu à

peu, insensiblement, l'âme vertueuse de Ma-le-Sixième revint du monde flou, lointain, de la Ténèbre, pour réintégrer son ancienne enveloppe charnelle.

Avec la tendre litanie des mots chuchotés, susurrés : « Directeur Ma », « Chef Ma », l'impression le gagna qu'un léger courant chaud remontait de son pied jusqu'au point d'acupuncture appelé *tianshu*, situé non loin du nombril, tandis qu'une onde de vitalité lui irradiait le ventre et le thorax, qu'un flux de vigueur inondait tout son corps, que ses mains glacées et ses pieds transis peu à peu retrouvaient une chaude douceur.

Comme ses paupières papillonnaient imperceptiblement, imperceptiblement s'entrebâillaient, l'épouse cria : « Directeur ! » et les paupières, alors, s'agitèrent vraiment ; mais le quasi ressuscité se souvint instantanément que, vingt années durant, il n'avait connu que peines et tracas, que, de toute sa vie, il n'avait pu obtenir ni de Directeur le grade, ni de Chef le statut, et cette plongée dans son passé l'oppressa tant, que du sang jaillit de sa bouche et qu'il s'évanouit sur sa couche.

L'événement laissa Dame Zou impavide : elle reprit sa litanie interrompue par la syncope et, sans coup férir, trois cents fois d'affilée, elle appela son époux « Chef Ma », « Directeur Ma », tant et si bien que le moribond se réveilla. Dame Zou manifesta un heureux étonnement et lui dit :

« Mon Seigneur, depuis hier, par télégramme émanant des plus hautes instances et de l'autorité suprême, tu es nommé Directeur Principal ! Et le bol d'eau sucrée est une faveur spéciale, un traitement privilégié, qui consacre ta nomination ! » Ma-le-Sixième consentit à absorber le contenu du calice, et son visage, alors, reprit quelque couleur.

Ayant ainsi bu l'Eau Sucrée Spéciale pour Directeur Principal, Ma-le-Sixième avala tout ce que l'on réserve exclusivement aux Chefs indisposés : capsules de levure de bière, analgésiques, boyaux de saucisse, emplâtres enveloppés dans de la peau de chien, et sa santé s'améliora de jour en jour.

Son fils et sa fille lui rendirent visite, mais ne l'appelèrent ni Papa, ni Père, ni Auteur de mes jours, ni Progéniteur, seulement « Directeur » ou « Chef ». Les voisins également lui rendirent visite mais ne l'appelèrent ni Monsieur Ma, ni Cher Ma, ni Camarade Ma, ni Lao<sup>1</sup> Ma, seulement « Directeur » ou « Chef ».

À chaque énoncé de son titre, Ma-le-Sixième avait le cœur tout réchauffé, et l'on n'eût jamais pensé qu'après quarante jours d'une aussi grave maladie, il serait descendu de son lit de douleur avec une telle aisance.

1. Une façon amicale et familière d'appeler quelqu'un de plus âgé que soi est de faire précéder son nom du mot « lao » (« vieux »).

Selon les estimations chiffrées de Dame Zou, une dose de cent « Directeur Ma » ou de cinquante « Chef Ma » entraînait un accroissement de cent grammes du poids du convalescent, résultats explicables seulement par l'ingestion d'une manne céleste ou l'intervention d'une divinité suprême.

Un mois plus tard, Ma-le-Sixième avait entièrement recouvré la santé, et, un beau soir, pour la première fois depuis le début du traitement ci-dessus décrit, il se livra avec sa femme au jeu des nuages et de la pluie, à quelques douces oaristys ; au paroxysme du désir, il demanda à sa compagne : « Ô Daling, dis-moi, je suis le Directeur de quel Comité ? De quel Bureau suis-je le Chef ? » Prise au dépourvu, l'épouse ne sut que répondre, balbutia, bredouilla, bafouilla... Ainsi prit fin le jeu, car, dans l'esprit de Ma...

Le doute s'accroissant, chut sa virilité :  
Les corps, l'instant d'avant, fermement enlacés,  
Tombèrent mollement, chacun de son côté...

À quelque temps de là, Ma-le-Sixième demanda à son fils chéri, le jeune Ma-le-Sixième : « Ô, mon fils ! Dis-moi : de quoi, finalement, suis-je le Chef ? » Et le candide enfant répondit : « De quoi donc peux-tu être le Chef, si ce n'est de notre famille ? »

Alors, Ma-le-Sixième, œil féroce, œil de loup,  
Le sourcil haut dressé, hurla tout son courroux :

« Et de quoi, finalement, suis-je donc Directeur ? » Et le jeune Ma-le-Sixième, éperdu, bégaya : « Le... le... le Directeur de... de... de notre famille ! » Et, là-dessus, il fut secoué d'irrésistibles tremblements et d'une terreur sans nom.

« Ah, mon Dieu, pauvre de moi ! », hurla Ma-le-Sixième, qui s'évanouit incontinent.

En grande hâte, on vint à son secours : son souffle, imperceptible, semblait devoir être le dernier, on le sentait à l'agonie ! Seules, quelques larmes coulaient sur son visage, mais de sa bouche amère, nul mot ne sortait plus...

Agenouillée à son chevet, Dame Zou, lentement, et sans reprendre haleine, récita : « Mon Seigneur, écoutez-moi, vous êtes depuis toujours et à jamais le Directeur en Chef de la famille modèle occupant l'appartement 9A cinquième étage porte IV de l'immeuble blanc sis 45 rue du Bonheur dans l'arrondissement de l'Éternel Progrès de la Capitale du Grand Ordre avec à sa tête le Président de la République Héroïque de la Communauté de l'Hémisphère Nord membre de la Confédération de la Planète Terre relevant directement de Sa Majesté Impériale présidant aux destinées de l'Empire Céleste Infini ! »

Quel effet produisit sur Ma-le-Sixième cette période oratoire ?

Était-il déjà mort ou bien encor vivant ?

Était-il dans ce monde ou bien dans l'au-delà ?

De ses désirs profonds, fut-ce assouvissement,

Ou bien, de ses espoirs, ne fut-ce pas le glas ?

Fut-ce encouragement ou découragement ?

Là se tient la clé de voûte de cette histoire, là en est le climax ! Et pour recourir à la façon la plus moderne de clore un récit, quand on en arrive à ce point de l'intrigue, il convient de s'arrêter et de dire :

Le lecteur curieux de ce qui s'ensuivit

Réponse trouvera dans le prochain récit !

Nouvelle parue in *Perspectives Chinoises* n° 17-18, 1993.



## *Dialectique*

(1988)

Il était un pays où l'art oratoire faisait l'objet d'une vénération unanime...

Chaque année, l'Empereur en personne présidait des concours d'éloquence dont le vainqueur se voyait sur-le-champ décerner le titre de fonctionnaire — préfet, chef de circonscription —, attribuer une maison de treize pièces, et, par-dessus le marché, une superbe blonde dont il pouvait à son gré faire son épouse ou bien sa concubine, qu'il pouvait vendre ou bien louer, sans que l'Empereur s'en souciât.

Aussi la langue de ce pays était-elle d'une incomparable richesse... Les voix y grondaient comme des torrents, sonnaient comme le bronze des cloches ; les langues y vibraient plus vite que les anches de l'harmonica ; les discussions cascadaient comme, des gargouilles, jaillit l'eau des averses ; les arguments avaient la finesse acérée du fleuret qui fait mouche à tout coup ; soleil et lune n'ont pas plus d'éclat que, là-bas, les étin-

celants dithyrambes ; les philippiques avaient la violence des tornades ; pour l'affliction, le Verbe se faisait sombres nuées, brouillards maussades ; pour la joie, bétail paisiblement paissant, serpents gaiement dansant... Avec cette infinie variété de styles, il n'était rien que cette langue ne fût à même d'exprimer.

Pendant la deuxième guerre mondiale, Hitler, à la tête de ses armées aux Croix de fer, entreprit d'envahir ce pays de l'Éloquence : il vit que ses habitants n'avaient ni vêtements ni nourriture, ni vaisseaux ni voitures, ni fusils ni canons, mais que les ressources de leur langue étaient infinies, et sans limite leur faconde.

Le diable même ne l'eût pas plus effrayé : il donna l'ordre à ses trois armées de faire illico retraite sur des centaines de kilomètres.

Cet épisode inouï de la deuxième guerre mondiale conféra à l'image de ce pays un surcroît de splendeur et de gloire... Las ! l'unique Empereur peu à peu vieillissait, l'usure de son corps chaque jour s'aggravait... Un jour, alors qu'après le déjeuner, assis sur un divan, il lisait, traduite dans la langue de son pays, une « Tribune libre de littérature », il se sentit soudain le cœur dilaté et l'âme allègre et c'est dans cette euphorie de tout son être que, insensiblement, il s'endormit...

Mais, au réveil — ô tragédie ! — :

Une attaque d'apoplexie,

Une semi-paralysie  
Et les dix doigts tout engourdis.

L'Impératrice choisit cinq des plus éminents vainqueurs des précédents tournois d'éloquence et les invita à venir tour à tour devant l'Empereur prononcer un discours curatif. En effet, dans ce pays, l'usage veut que, lorsque surgissent des problèmes — qu'il s'agisse d'inondations ou de sécheresses, d'accidents de la circulation, d'épidémies ou de toute autre calamité —, on convoque les Maîtres du Verbe, en vertu de l'adage :

Qu'ils soient grands ou petits, les plus perfides  
maux  
Ne sauraient résister à la magie des mots.

Mandé au chevet de l'Empereur, ainsi parla le premier Maître du Verbe :

« L'Impériale vertu domine l'univers  
Et le mal Impérial est unique sur terre !  
Mais il convient de voir dans l'Impériale épreuve  
Une invite du ciel à refaire vie neuve,  
À prendre un court repos pour grandir plus  
encore !  
Rajeuni, intrépide, et fort, toujours plus fort ;  
Un tout nouveau printemps s'annonce par ce  
signe :  
Batailles au galop et triomphes insignes

L'univers tout entier sous Sa juridiction,  
Et du ciel, sur l'État, la bénédiction... »

Ayant ouï cela, l'Empereur se sentit inondé de joie et il invita le premier Maître du Verbe à se retirer dans la ruelle, afin qu'il attendît là sa récompense.

De l'impérial chevet, le second Maître du Verbe à son tour s'approcha :

Du premier candidat tout de suite il flétrit  
La parole captieuse et la flagornerie  
Et il montra du doigt cette sorcellerie  
Dont le pays entier risquait d'être meurtri :

« Sa Majesté, dit-il, est la proie des microbes.  
Lesquels, joints aux démons, l'Auguste vie dérobent.

L'essentiel est bien là, il n'est d'autre tactique  
Qu'établir au plus tôt un juste diagnostic :  
D'Occident, la Science et d'Orient, la sagesse  
Dialectiquement liées seront ici maîtresses !  
Un saint du Mont Emei<sup>1</sup>, un docteur de Berlin,  
Bouddhisme et bistouri, unis main dans la main !  
Moderne chirurgie, antique acupuncture ;  
Jeune pénicilline et très vieille culture,  
Viendront ensemble à bout du cruel sortilège :

1. Mont Emei, dans le Sichuan, haut lieu du bouddhisme et du taoïsme.

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Bleu de Chine*

CELLE QUI DANSAIT, 2004

LES SOURIRES DU SAGE : BRÈVES D'ÉCRITOIRE, 2003

DES YEUX GRIS CLAIR, 2002

CONTES DE L'OUEST LOINTAIN : NOUVELLES DU XIN-  
JIANG, 2002

CONTES ET LIBELLES, 1994 (Folio n° 5509)



# Contes et libelles Wang Meng

Cette édition électronique du livre  
*Contes et libelles* de Wang Meng  
a été réalisée le 23 novembre 2012  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070448494 - Numéro d'édition : 243285).

Code Sodis : N52821 - ISBN : 9782072472053  
Numéro d'édition : 243289.